

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 22

Artikel: La psychologie du nouveau décoré
Autor: Monselet, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en lui portant des coups aussi vigoureux que ses convictions de l'heure.

Le petit village de Poirel est l'une des perles du Jorat. On y jouit d'une vue superbe sur les Alpes. Son maréchal a l'âme poétique, ce qui arrive à la campagne bien plus souvent qu'on ne pense. Malbout était sorti de l'école, fier de ce que, à la visite, il avait été interrogé sur Guillaume Tell, — on ne disait pas encore Tell tout court. — Comme c'était sa figure favorite, avec celles de Winkelried et de Nicolas de Flue, il avait très bien exposé son sujet et obtenu la note maximum *un*. Puis, sa jolie voix de soprano se muant en baryton sonore devait lui conquérir pas mal de suffrages quand il chantait *O monts indépendants*, ou pleurait *Ma Suisse chérie*.

A Poirel on lit la *Revue*. Un jour Malbout trouva par hasard sur le pas de sa porte un numéro du *Droit du Peuple* et un numéro du *Berner Tagwacht*. — Tiens, se dit-il, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son !

Tandis que les braves agriculteurs de l'endroit, de retour des champs, faisaient un petit bout de coter de retour après avoir mangé la soupe du soir, le maréchal Malbout alluma sa pipe et prit connaissance des deux journaux dont grâce à son talent bilingue naturel il absorba la substance savoureuse. Alors ses yeux s'ouvrirent, il eut des éblouissements, tant la clarté était vive; tour à tour il voyait rouge et noir et bientôt un bolchéviste serrant la main de l'ex-général. Oh ! quel beau geste de réconciliation; c'était le symbole d'une patrie reconstruite sur de nouvelles bases, assez solides pour défier les redoutables fantaisies éventuelles de la Société des Nations. Dès lors, il fallait voter non et il fallait faire de la propagande dans ce sens. On citait déjà deux ou trois convertis.

Le jour de l'Ascension, passant au lieu où l'on exerçait la pompe du village, Malbout, le regard fixé sur un petit manifeste, reçut, par inadvertance sans doute, une giclée qui le fit choir sur son derrière. Il se releva prestement et, montrant à ceux qui étaient accourus le papier gluant : « Si vous ne voulez pas que la Société des Nations brûle notre village, vous voterez comme moi, vous voterez non, car... (et ici devrait s'intercaler le texte qu'il lut, tiré d'une proclamation éditée par les non accessionnistes).

Je viens de consulter les résultats... A Poirel, rien que des oui, sauf un *non*. Cette note maximum enorgueillit Malbout : « J'ai fait ce que j'ai pu, tant pis pour ceux qui ont voté oui, tant pis pour nous ! » Et demain comme hier il façonnera le fer rouge après avoir mis au feu le fer noir, qui deviendra rouge...
Jean de la Cerjaulette.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

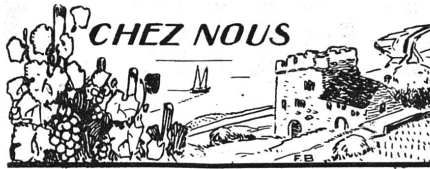
LA *Chronique de la Vallée*, de laquelle sont extraites ces lignes, raconte ainsi l'origine de l'industrie dans ce district :

« En 1706, à la suite d'une longue sécheresse, le feu dévora une partie des forêts de la Vallée, situées à l'Orient-de-l'Orbe. L'incendie dura plusieurs jours et ruina les familles qui se livraient à l'exploitation forestière. Mais de ce mal sortit un bien, l'industrie, car il fallut alors chercher les moyens de vivre.

» Les arts et l'industrie commencèrent à s'introduire dans la contrée. L'écriture se perfectionna; plusieurs jeunes gens s'instruisirent pour pouvoir ensuite instruire les autres dans les écoles. Quelques-uns apprirent les métiers de tailleur, de cordonnier, de menuisier.

» C'est aussi à cette époque qu'on fit les premières horloges en bois. Jusqu'à ce temps, on comptait les heures, le jour, par le passage du soleil et de l'ombre dans les cheminées, et, la nuit, par l'inspection des astres. Bientôt on fabriqua des horloges en fer et en laiton, des couteaux, des rasoirs, des serrures, des boucles, des fusils.

» On établit des jardins à légumes; les femmes apprirent à tricoter. Auparavant, on ne portait point de bas, mais des guêtres larges et sans boutons, qui n'entraient pas dans le soulier; le tout en grossier drap de laine, comme le reste de l'habillement.



LE FLON

Dédié aux Lausannois.

LES strophes que voici ne sont pas de forme absolument impeccable, mais elles sont tout de même assez gentilles. Et puis, c'est de chez nous. Vivons de notre vie !

Bien des vers ont déjà célébré la montagne,
Le lac aux flots d'azur, sans rides, sans sillons,
Les fleurs, les papillons qui peuplent la campagne.
Nul ne s'est souvenu du Flon.

Mais non, on rit de lui, au mépris on l'expose,
Sauf quelque agriculteur qui remplit son fenil
Du foin que fait pousser l'eau de ce nouveau Nil
Dans la plaine où Davel repose.

O Flon ! sois généreux ; à ces ingrats pardonne ;
Continue à jaillir pur et frais de ce bois,
Où l'on entend le soir la feuille qui frissonne,
Le cri de la biche aux abois.

Là, modeste et caché sous un rideau de branches,
Ton onde réfléchit de grands bouquets d'iris,
Chèvre-feuille et jasmin, renoncules et lys,
Muguet, anémones, pervenches.

Sur tes humides bords, étalant leurs racines,
Se dressent vers le ciel de grands et noirs sapins,
Et des chênes ombreux, des mélèzes, des pins,
Où s'enlacent lierre et glycines.

Tu vois les amoureux cherchant la solitude,
Se parlant du regard, fuyant les longs discours,
Et délicatement tu vas, poursuis ton cours,
Ne troublant pas leur quiétude.

Mais pourquoi quittes-tu cette fraîche verdure
Pour entrer sous la voûte où, cruelle rigueur !
Le Conseil communal rend ta course plus dure
Et dure aussi rend ton odeur ?

Pourquoi, dans ces bas lieux, épouses-tu la Louve ?
Et pourquoi dans ton sein reçois-tu nos égouts,
Paraissant t'inspirer de ces infâmes goûts
Que partout, hélas ! on retrouve ?

Pourquoi ?... C'est le secret de ta triste naissance !
L'homme à sa volonté se plait à te plier :
A quoi sert de gémir, combattre, supplier,
Un mur t'impose obéissance !

A cela, beaux moqueurs, hé ! que répondrez-vous ?...
Si le Flon est impur, s'il choque l'œil, le nez,
La faute en est à qui ?... Franchement, répondez :
A toi, à moi, à lui, à tous !

Dès lors, si l'on te dit : ta couleur est commune,
O Flon ! coulant toujours sous la voûte des cieus,
Réponds aux insulteurs, d'un ton haut, dédaigneux :
Adressez-vous à la commune !

Niche.

Question indiscrette. — M. le pasteur fait une tournée dans sa paroisse. Il rencontre une gentille petite fille dans une famille.

— Tu aimes bien le bon Dieu !
— Oh ! oui, m'sieur le pasteur.
— Eh ! bien, que fais-tu le soir, avant de t'endormir ?

—
— Oui, avant de te coucher, qu'est-ce que tu fais, tous les soirs ?

— Eh ! bien, je fais pi..., dit la fillette en baissant les yeux.

Sous la pluie. — Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

— Pourquoi ?
— Il est si rare que ce soit le sien !

LA PSYCHOLOGIE

DU NOUVEAU DÉCORÉ

N'en jetez plus ! Il en pleuvait, ma parole. Pas une boutonnière qui n'eût son petit bout de ruban rouge ou violet ou vert. Tout l'arc-en-ciel allait y passer. Pour être républicain on n'en est pas moins homme, que diable ! Un petit ruban, ça fait toujours bien dans le paysage. Et puis, quand même il y eut ces temps derniers excès de prodigalité, tout le monde n'en a pas; les « décorés » peuvent encore se compter. Ah ! mais qu'ils profitent; pour peu que la distribution recommence, le meilleur moyen de se distinguer sera une boutonnière vierge de tout ruban.

Nous pensons faire plaisir à tous les nouveaux décorés en reproduisant la spirituelle page que voici, de Monselet.

LE jour de la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur est classé dans la série des *plus beaux jours de la vie*.

C'est le premier degré — et le plus difficile à atteindre — dans la voie des « honneurs ».

Le reste va tout seul.

A de rares exceptions près, le nouveau décoré peut donc être considéré comme un homme parfaitement heureux.

* * *

Après avoir constaté sa nomination au *Journal Officiel*, le nouveau décoré n'a rien de plus pressé que d'envoyer chercher une petite boîte de rubans rouges.

Mais il est rare que sa domestique s'acquitte avec intelligence de cette mission. Il décide donc qu'il s'en chargera lui-même.

En conséquence, il se dirige vers les galeries du Palais-Royal, il entre, le front levé, dans un de ces magasins étincelants où, sur des coussins de velours, s'étalent des plaques de pierreries, des crachats de diamants, des croix de toutes les dimensions, — éblouissants spécimens de tous les ordres de la terre.

Que de fois ne s'était-il pas arrêté en contemplation devant ces vitrines incandescentes ! Avec quels regards d'envie n'avait-il pas plongé dans ce pélemêle féérique.

Aujourd'hui, le voilà qui, comme Ruy Blas « marche vivant dans son rêve étoilé ».

— Madame, dit-il en écoutant sa propre voix avec ravissement, voulez-vous me montrer des rubans de la Légion d'honneur ?

— Volontiers, Monsieur, lui répond la marchande, qui lui semble belle comme un astre.

Et elle vide devant lui tout un assortiment.

— Voici des nœuds à deux pointes, à trois pointes, dit-elle, en voici de gracieux, de sévères, de négligés, de chiffonnés, de tortillés... en voici de larges... et de presque imperceptibles.

Si le nouveau décoré n'écoutait que son goût, il choisirait le plus large, mais il n'ose.

La marchande ajoute, de son chant de sirène :

— Nous en avons d'autres, en imitation de corail, à l'usage des gens économes... on les nettoie avec une petite brosse... et ils durent toute la vie... Toute la vie !

* * *

Le nouveau décoré est long à faire son choix, pourtant il s'arrête à une douzaine de rubans variés.

— C'est trois francs soixante centimes, lui dit la marchande.

Et il estime que c'est pour rien. Trente centimes le bout de ruban. Et il paye avec enthousiasme.

Puis, solennellement, il s'en plante un sur le revers gauche de son habit.

Pas sur le revers droit, cela ne compterait pas.

* * *

La première sortie du nouveau décoré ne s'acquitte pas sans une certaine émotion. Il affecte un air indifférent qui ne trompe personne, malgré lui, ses regards s'en vont chercher sa boutonnière, ce qui le fait affreusement loucher.

Il ne peut résister au désir de se regarder dans toutes les glaces qu'il trouve sur son chemin.

Il sourit de sa faiblesse, car il faut admettre, n'est-ce pas ? que le nouveau décoré est un homme intelligent, mieux que cela, un homme d'esprit.

Mais il est de son temps, de sa date et de sa Société.

Une des observations pèse sur le grand nombre des collègues qu'il rencontre dans la rue.

— C'est inimaginable ! murmure-t-il, je n'avais jamais fait attention à la quantité de gens décorés qui émaillent le pavé de Paris. On ne voit que ça.

Puis il ajoute avec humeur :

— En vérité, le Gouvernement devrait être plus avare de cette faveur... On en diminue la valeur en la prodiguant.

* * *

Pendant quinze jours, le nouveau décoré est en butte aux félicitations de tous les amis qu'il rencontre. On lui saute au cou, on l'étouffe d'embrassades, on lui disloque le bras à force de lui secouer la main.

Toutes ces démonstrations sont-elles bien loyales ? Quelques-unes lui font faire de singulières grimaces.

Aux félicitations verbales se joignent les félicitations écrites, qui ne sont pas moins nombreuses. Le nouveau décoré est accablé de lettres portant toutes cette suscription : « A M. N.... Chevalier de la Légion d'honneur. »

La rédaction en est généralement uniforme.

C'est toujours :

« Mon cher ami,

Je m'empresse de vous adresser mes sincères compliments au sujet de la distinction dont vous venez d'être l'objet. Jamais croix n'aura été mieux placée que sur votre poitrine, etc., etc.

ou bien :

» J'ouvre à l'instant mon journal et je lis votre nom parmi les nouveaux chevaliers. Il y a longtemps que cette récompense vous était due; jamais croix n'aura été mieux placée, etc., etc. »

Quelquefois, la missive affecte des formes plus familières :

« Mon pauvre vieux,

» Eh bien ? Tu y es donc passé comme les autres ? Ce n'était pas la peine assurément de nous la faire à l'indépendance, il y a quelques années; il ne faut pas dire : Fontaine...

» C'est égal, je ne t'en veux pas, ma femme non plus. Tu peux toujours venir manger la soupe chez nous tous les mercredis. Tu es un bon enfant. Jamais croix n'aura été mieux placée, etc., etc. »

Lorsque le nouveau décoré est poli, il répond ordinairement à ces lettres.

Cela peut durer longtemps comme cela.

* * *

Si le nouveau décoré habite Paris et qu'il soit né en province, il est impossible, au bout de quelque temps, qu'il résiste au désir de se montrer, lui et son ruban, dans son pays natal.

Il y a là des vanités de clocher à satisfaire, d'anciennes rivalités à écraser, des humiliations à racheter, des vengeance à exercer sur des imbéciles ou des méchants.

Il y a souvent toute la revanche d'une jeunesse opprimée et injuriée.

* * *

Peu à peu, le nouveau décoré s'accoutume à porter sa croix.

Au bout d'un an, vous ne le reconnaîtrez plus.

Son allure est redevenue délibérée; il ne se regarde plus passer dans les vitrines des magasins, son ruban n'est plus renouvelé aussi fréquemment. Il oublie même quelquefois qu'il est décoré.

Cela prouve que le « plus beau jour de la vie » se continue difficilement trois cent soixante-cinq fois.

Charles Monselet.

Leçon gratuite. — Un disciple de Pestalozzi avait la réputation de lever un peu trop le coude. Son inspecteur, voulant s'en assurer, l'invite à boire un demi, après la visite de la classe. Le demi vidé, il en offre un second. Refus du régent. Surprise de l'inspecteur qui hasarde une timide suggestion

— On m'avait pourtant dit que vous aimiez un peu trop le petit blanc.

— Tiens, c'est drôle, répond le magister; on m'avait dit la même chose de vous, seulement je ne l'avais pas cru !



« FUMÉE »

VI

Lorsqu'il s'agit de livres, c'est bien autre chose. Un jour un étranger entre dans le magasin de mon oncle. Celui-ci s'empresse à sa rencontre.

— Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

— J'ai cru voir des livres en montre, je ne sais si je me suis trompé.

— Du tout, monsieur, je suis libraire aussi, prêt à recevoir vos ordres.

— Dans ce cas, auriez-vous la bonté de me donner un ouvrage... quelconque, pourvu qu'il soit intéressant. Je suis là dans la diligence et je voudrais quelque chose pour me désennuyer.

— Fort bien. Voulez-vous le « Dictionnaire de la conversation », la « Grammaire » de Noël et Chapsal, la « Géographie » de Guinand, le... et mon oncle s'apprêtant à continuer de la sorte :

— Eh ! non, non ! s'écrie le voyageur... un livre qui se lise, vous comprenez, quelque chose...

— Je comprends. Choisissez-vous le « Parfait cuisinier français », 3^{me} édition revue, corrigée et augmentée, d'après les meilleurs auteurs culinaires antérieurs, MM.....

— Ah ! par exemple !

— Alors le « Robinson des demoiselles », le « Petit Buffon des enfants », avec gravures coloriées, les « Conseils à une mère », les « Exhortations pieuses d'un.....

— Non, non, mille fois non ! interrompt l'auditeur impatient. Donnez-moi... eh bien, donnez-moi Xavier de Maistre, c'est un de ces ouvrages qui peuvent toujours se lire avec plaisir.

— Xavier de Maistre, répète le commerçant avec un ton de vague ressouvenance... oui, oui, son voyage autour du globe. Fort intéressant, en effet. Je dois l'avoir... oui, vraiment fort intéressant... là quelque part... Bien beau livre !... Mais, mais, où est-il donc ?

Et mon oncle cherche, il faut voir. Il passe et repasse devant ses rayons, lit les titres à demi-voix, écarte, bouleverse, sue à grosses gouttes et finalement ne trouve rien. C'est alors qu'il a recours, pour se donner une contenance et aussi pour gagner du temps, à un moyen qui plus d'une fois lui a réussi. Engageons la conversation, se dit-il à lui-même, et il ajoute tout haut, d'un air interrogateur :

— Il fait bien beau aujourd'hui ? Puis il attend. Point de réponse.

— Probablement beaucoup de poussière sur les routes ?

Toujours rien. C'est que le voyageur regarde dans la rue et semble s'impatienter de plus en plus. Il se retourne vivement :

— Mais, monsieur, hâtez-vous donc, la voiture va repartir, je ne puis plus attendre.

Cet avertissement met le comble à l'agitation de l'oncle David. Il se frappe les flancs, souffle comme un marsouin, cherche le livre demandé au milieu des piles de drap et des boîtes de cirage. En fin de compte, ouvrant la porte de l'arrière-boutique qui donne sur l'escalier :

— Catherine, ma bonne, s'écrie-t-il du ton d'un naufragé qui implore du secours. Catherine !

Ma tante quitte ses confitures et apparaît au haut de la rampe :

— Qu'as-tu, mon trésor ?

— Il y a là un étranger qui demande les « Voyages » de Xavier de Maistre autour du monde... les avons-nous ?

— Les « Voyages d'exploration », veux-tu dire ? Sans doute, tu les possèdes : troisième rayon à gauche.

— Merci, mon amour.

Et mon oncle, cherchant à la place indiquée, trouve son affaire. « Voyages », voit-il en grosses lettres sur le dos du livre. Il ne se donne pas la peine d'en lire davantage et tend le volume à la pratique.

Cependant un bruit sourd, accompagné du son des grelots et du claquement du fouet, se fait entendre dans la rue. C'est la diligence qui repart. Le voyageur se précipite hors du magasin :

— Oh ! oh ! s'écrie-t-il en courant, arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît !

Il n'a que le temps de s'élancer par la portière qu'on vient de lui ouvrir, et grand train la voiture se remet en route. L'oncle David a été si ému qu'il

qu'il n'a pas même eu l'idée de réclamer ou son livre ou son argent.

Bientôt il s'aperçoit que le mal est bien plus grand qu'il ne l'avait cru. Au lieu de Xavier de Maistre, que sans doute il ne possède pas, il a donné le premier volume d'un ouvrage qui en a cinq, ouvrage coûteux, magnifiquement relié, basane avec ornements en or sur le dos et la couverture; de plus, gravures en taille douce dans le texte : Dumont Durville, « Voyages de découvertes autour du monde et à la recherche de la « Pérouse ».

Ah ! pauvre libraire, que vas-tu devenir si Catherine apprend ta bêtise ?

Tout le matin, David est soucieux. Il ne va point s'asseoir sur le banc devant la maison, il n'adresse pas le plus petit mot aux passants, il ne dit rien de gracieux aux pratiques. Une chose pourtant parvient un peu à le déridier : la vue du « Parfait cuisinier français », 3^{me} édition, revue, corrigée et augmentée, ouvrage que tout à l'heure il offrait avec tant de persistance.

« Ma femme aussi en a fait des siennes en fait de librairie ! » pense-t-il, et il n'a pas tort. Ma tante, sur le chapitre des bons morceaux, des sauces, des ragouts, des blanquettes, des fricassées et de tout l'accompagnement, est de première force. Elle met à ce qui se rattache à la table une grande importance, en raison même de ses talents. Or, un jour, elle voit dans la « Gazette », à la colonne des annonces, le « Parfait cuisinier français ». « Oh ! oh ! voici du bon : un livre qui se réimprime trois fois ! » Elle appelle son mari :

— David, j'ai à te proposer une jolie spéculation. Fais venir un certain nombre d'exemplaires du « Parfait cuisinier français », je te répons du succès.

Mon oncle n'eut garde de refuser. Mais, hélas ! son épouse avait eu le tort de mesurer chacun à son aune : depuis nombre d'années, les trente « Cuisinier français » étaient rangés en bataille au fond du magasin, et aucun n'eût manqué à l'appel. Je me trompe pourtant : ma tante en avait pris un pour son usage particulier, et dès la première lecture y avait trouvé trois hérésies capitales, plus dix ou douze omissions de première importance.

« Pensez un peu, disait-elle en appuyant sur chaque mot, ce livre de bonheur ne fait pas même la distinction entre le boudin noir et le boudin blanc, et dans l'énumération des ingrédients qui composent ce dernier, il oublie la mie de pain, les oeufs, le lait et même les fines herbes ! »

En songeant à cette histoire, le petit oncle se sentait tout ragailardi. Ce n'est point qu'il voulait la rappeler à sa Catherine, oh non ! il avait trop bon cœur pour lui faire de la peine.

Le lendemain, mon oncle reçut son Dumont Durville par la poste. L'acheteur le lui renvoyait avec ces mots :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous remettre en possession des « Voyages de Xavier de Maistre au pôle Sud. J'ai relu l'ouvrage avec beaucoup de plaisir et vous remercie »

Sans trop s'apercevoir du sarcasme que renfermait ce petit billet, David fut tout à la joie d'avoir recouvré son volume.

— Bon voyageur ! On voit bien que c'est un honnête homme. Il n'a pas voulu profiter de mon oubli.

Cependant mon oncle ne dit rien de l'aventure à sa femme, mais toute la nuit il ne fit que rêver départs précipités, diligence et glace du pôle austral.

(A suivre.) Benjamin DUMUR

Royal Biograph. — Un nouveau film du gigantesque Maciste est présenté cette semaine par le Royal Biograph. Avec ce film extraordinaire, la direction offre à sa fidèle clientèle la primeur d'un grand film à épisodes signé Gaumont, « Barabas ».

Dès cette semaine, tous les dimanches, jusqu'à nouvel avis, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

Se boit glacé.

G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Brön.